

Inauguration de la nouvelle Bibliothèque de la Sorbonne

Installée coquettement dans la Sorbonne par la 3^{ième} République, j'offrais à mon lecteur en introduction un escalier monumental. Puis ma grande salle de lecture, immense terrain traversé par les caravanes de rangées de tables caparaçonnées de lumières opalines.

Je suis une vieille femme, le sait-on ? et je me languis de mon innovante maturité des années 30. Imaginez, à ce moment là, au centre de ma salle de lecture, sous mes plafonds où personnages masculins célèbres, habillés, et femmes allégoriques, nues, composaient une fresque des hommages et des honneurs, les meubles massifs de mes fichiers en bois, remplis de millions de fiches à la couleur crémeuse couvertes de titres par les caresses d'une écriture à la main. Ils construisaient le nid douillet de la rationalité scientifique et de la Maîtrise Universelle de la Connaissance. Le monde des livres était classé par ordre alphabétique d'auteurs, par mots « matière », par format , par ordre d'arrivée dans la bibliothèque...

A tout moment, mon lecteur pouvait ainsi trouver ce cadeau à la pensée : la fiche qui le conduisait dans le chemin de la causalité, ambassadrice de toute explication scientifique.

La fiche, c'était d'abord le livre et surtout le livre, car celui-ci était caché dans les profondeurs de mes entrailles, dans mes caves, mes bureaux, et au bout de mes longs couloirs puis amené de manière protocolaire par l'armée érudite des ombres qui en détenait la clef à la place même du lecteur identifié par son numéro.

Et puis soudain, un jour, on était en 1931, je sentis des chatouillements, de légers déplacements, peu à peu on décrochait les tentures protégeant les ouvrages, on déplaçait subrepticement les dictionnaires, les encyclopédies, les répertoires, les bottins, les périodiques scientifiques....Allaient-ils sortir de leur résidence surveillée pour les mettre à la portée de tous ?

Je ne m'étais pas aperçue qu'une petite bibliothécaire nommée...Marie-Noëlle Malclès à peine arrivée dans mes murs avait conçu le plan de créer une « salle de

bibliographie » où le lecteur ne viendrait plus consulter le livre mais chercher l'information à l'intérieur d'un document ! Incroyable ! Le texte serait dé-corseté, les revues dépouillées et pourquoi pas l'image puis le son, et le tout ensemble ? Et l'équipe des bibliothécaires de se mettre à indexer le contenu des articles et non plus d'œuvrer au seul accès de l'objet « livre »...

Bientôt, chaque élément de connaissance serait assigné à un sens, puis éclaté en une multitude de voies possibles. Le raisonnement par abduction deviendrait roi, terminant la vieille induction et déduction, leur tête au pilori ! Cette petite bonne-femme blonde avec son sourire de Madone était en train de me flanquer une révolution anthropologique sur mes étagères ! J'eus d'abord peur de me lancer dans cette aventure là. Allez oust ! Dehors la salle de bibliographie ...!

Ce fut dehors et dedans à la fois, à l'intérieur d'une cour entre deux bâtisses, on installa une grande verrière glacée en hiver et pluvieuse au printemps où Louise-Noëlle composa son monumentale ouvrage « Les sources du travail bibliographique ». Elle devint célèbre...à l'étranger et je fus fière de ma modernité qui devint un modèle pour les bibliothèques américaines.

Mais ici, on l'oublia, et quand dans les années 60 Marie-Noëlle partit à la retraite, j'en fus toute retournée, d'autant que dès son départ, les aménagements, les déménagements successifs se croisèrent entre les fichiers papiers, les acteurs appariteurs, bibliothécaires, conservateurs et ce que l'on nommait « l'informatique » et cela durant une bonne trentaine d'années ! Ce bringuebatement d'ordinateurs s'adoucit à l'approche du deuxième millénaire quand les écrans apparurent enfin un peu partout, parfois au petit bonheur la chance. Car il est difficile de me tailler au débotté une nouvelle pointure. Les tables, surélevées d'ordinateurs, étaient trop hautes ou trop basses, avec ou sans chaise dans des salles trop étroites ou trop

vastes où résonnaient des claviers trop bruyants ou en panne. Où mettre les photocopieuses ? les imprimantes ? « Pfuit ! » évacués les vieux fichiers en bois !

Le réseau des réseaux, prononcer : « L’In-ter-net » avait fait bondir le rythme des productions originales et de leurs données primaires, les catégories des informations prises en charge dans les « tuyaux » ne correspondaient plus aux supports d’informations existants. J’étais devenue une bibliothèque obligée de réfléchir aux nouvelles clés numériques d’accès et à l’organisation de la connaissance.

Alors, comment harmoniser cette nouvelle cohabitation ? Car attention, pas de malentendu, je ne suis pas une salle de « shout aux big data », proche du coma numérique, encore moins un « learning center » ou de « l’ingénierie virtuelle... ».

Pas de gavage, pas de mal science, je ne crois pas en l’idéal positiviste du savoir universel de la fin du 19^{ème} siècle.

Je suis d’abord un itinéraire d’un calme merveilleux. Alors quand j’ai vu arriver les architectes, je les ai aidé à me marcher dessus, à me labourer, à me retrouver au-delà des contraintes techniques, à me deviner sans réserve en transformant mes espaces secrets en parties communes. J’ai dévoilé le charme de mes couleurs bleutées cachées sous la poussière grise, mes fresques de paysage méditerranéen blotties derrière les hautes étagères, mes couloirs sans fin qui pouvaient se rejoindre et prendre dans leurs bras les lecteurs devenus des intimes.

Je suis le luxe d’un rendez-vous, un lieu de regards, de textes et de mots, de corps vivants et de murmures qui continuent à chercher cet entre-soi de l’éternité à l’instant.

Je suis dédiée à cette force et à la fragilité des pas de mon lecteur qui avance d’un mouvement confiant vers moi.

Caractères 4844, mots 935